tortues; alors, avec l'aide du serpent de Wichnou, ils procédèrent au barattement de la mer. Bientôt les eaux de l'océan se changèrent en lait, puis en beurre. Enfin de ce beurre naquit la lune qui s'envola au firmament comme une bulle d'air, puis la vache Surabhi, la fontaine de lait, le cheval et l'éléphant d'Indra, Dhanwantari, et Soura, la déesse du vin!

Farandoul se tut, c'était d'ailleurs tout ce qu'il savait de la langue hindoue, un fragment de discours théologique que l'interprète lui avait fait apprendre par cœur et que les fidèles hindous accueillirent avec respect et componction.

Cependant les bayadères réunies dans un angle de la cour commençaient à faire voltiger leurs écharpes; les tambourins et les flûtes reprirent leur concert sur un mode rapide, et la foule s'écarta pour laisser le champ libre aux danseuses.

Vues ainsi tourbillonnant à la lueur des torches allumées par des serviteurs empressés, les danseuses semblaient plutôt tenir au monde des rêves et des apparitions fantastiques qu'à aucun monde réel.

De longues écharpes, des chevelures dénouées, des étoffes brillantes, des bijoux étincelants, des yeux immenses agrandis par le khol, c'était tout ce que l'on pouvait distinguer dans cette ronde vertigineuse.

Bientôt cependant le mouvement se ralentit, la danse devint plus molle, et les assistants purent admirer plus à l'aise les merveilleux costumes et les traits charmants des bayadères. Le faux sapwallah Mandibul faillit perdre son impassibilité dans les contemplations émues du premier sujet de la troupe, grande et superbe femme aux yeux profonds surmontés d'une étoile au sourcil.

Debout et légèrement renversée en arrière au milieu du cercle des bayadères, elle faisait voltiger son écharpe au-dessus de sa tête dans une pose sculpturale; de grands anneaux pendaient à ses oreilles, des cercles d'or enchâssait son cou au-dessus d'un petit corsage d'un rouge écarlate et d'autres cercles s'enroulaient autour de ses bras, sous l'épaule et aux poignets.

Mandibul, électrisé, reprit ses serpents et s'élança dans le groupe des bayadères pour figurer au milieu d'elles comme il l'avait jadis vu faire à Paris dans les ballets. Son entrée fut bien accueillie, la danse reprit vive et saccadée autour de Mandibul brandissant au-dessus de sa tête ses effrayants cobras.

Le lendemain de cette soirée si bien employée était le premier jour des fêtes de Kifir. Les faux fakirs et le seigneur siamois avaient passé la nuit dans une grande salle bien close, à l'abri des regards indiscrets. Leur plan était arrêté, on devait étudier les abords du temple de Chattiram où l'éléphant blanc était exposé à la vénération des fidèles, attendre la nuit et l'enlever n'importe comment.

Nos amis n'eurent pas besoin de guide pour trouver leur chemin dans Kifir. Une foule immense encombrait les rues, se rendant au temple pour assister aux premières cérémonies et à la procession du char de Chattiram. A la vue des fakirs, la foule s'ouvrit respectueusement; un cortège se forma derrière eux; on supposait que les saints anachorètes allaient couronner leur existence d'austérités par une austérité suprême, en se faisant dévotement écraser par les roues du char sacré.

A toutes les questions des curieux, nos amis dédaignèrent de répondre, le seigneur siamois, trônant en avant sur un éléphant, rappela aux Hindous que les honorables fakirs avaient fait un vœu de silence éternel.

(A continuer.)

Si c'est être Gascon, que de parler de soi, et à son propre avantage, les Parisiens sont nos compatriotes, et toutes les femmes sont de notre pays,

Le Canard

MONTREAL, 20 OCT 1883.

Le CANARD parait tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAULT & CIE.,
Editeurs-Propriétaires,
Boîte 325. No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Avis

A compter du 1er Novembre prochain, le prix de l'abonnement au *Canard* pour les personnes de la campagne et des Etats-Unis sera élevé à une piastre par année invariablement payable d'avance.

Cette nouvelle disposition ne changera rien à la manière dont se fait la vente dans les dépots.

Le *Canard* sera toujours vendu un centin le numéro ou huit centins la douzaine aux agents comme par le passé.

CAUSERIE

Décidément la *Minerve* me tombe sur les nerfs et comme je me suis levé ce matin l'humeur un tant soit peu belliqueuse, j'en profite pour lui dire son fait. Je dois vous avouer cependant chers lecteurs, que j'ai hésité longtemps, bien longtemps avant d'en arriver à cette détermination. Ce doit être un grand péché que de s'attaquer à cette bonne vieille si sage, si respectable et si digne de nos respects. Ce doit être un crime énorme que de faire de la peine à cette *doyenne* de la presse canadienne..... Mais bah! ..... le temps des Pâques est encore éloigné, et puis après tout, si ma conscience crie trop fort, j'aurai toujours la ressource de m'adresser au grand vicaire; celui-là me donnera l'absolution, j'en réponds.

L'autre jour un numéro de la *Minerve* me tombe sous les yeux et devinez ce que j'y trouve!... Pour ne pas vous laisser chercher trop longtemps, chers lecteurs, je vais vous le dire de suite. Le journal de la clique comme dirait mon ami l'*Etendard*, parlait des différentes visites qu'ont faites au Canada les membres de la famille royale d'Angleterre, et à propos du duc de Kent, d'*enrégistratique* mémoire, la phrase suivante lui échappait: "Le duc de Kent, lors de sa visite au Canada, laissa des *souvenirs vivaces* de son passage au milieu de nous!" A-t-on jamais vu! N'est-ce pas à se voiler la face?... Car enfin, la mère, on sait ce que parler veut dire: *laisser des souvenirs vivaces de son passage*.....hum! ... hum!... c'est assez compromettant et à votre âge, on ne doit pas, il me semble se permettre des plaisanteries de ce genre.

Quoi qu'il en soit, si je m'appelais le marquis de Lorne, je serais le mari de la princesse Louise, le gendre de la reine Victoria, par conséquent un peu allié par les femmes au duc de Kent, et je ne laisserais pas passer cela. Mais ce pauvre marquis est passablement occupé ces jours ci — on sait ce que c'est que déménager — et il n'a probablement pas lu la phrase en question. C'est heureux pour la *Minerve*, car elle aurait pu recevoir autre chose que des félicitations, à moins que la princesse Louise ne soit *enceinte* à l'indulgence.

N'allez pas croire, chers lecteurs, que le mot *enceinte* que je souligne à dessein, soit de moi. Oh non, je ne suis pas assez fort pour cela, et vous me feriez trop d'honneur. C'est un mot tout neuf et qui vient de sortir des usines de la *Minerve*

On pouvait voir en effet cette expression fantastique dans un article sur l'exécution de Mann, publié samedi dernier L'intéressant journal disait: "Quelques personnes *enceintes* à la pitié voudraient l'abolition de la peine de mort, etc., etc." On trouve bien dans Larousse et dans le dictionnaire de l'Académie, *enclin*, *encline*, mais *enceint*, *enceinte* on ne voit cela nulle part excepté dans les colonnes de la *Minerve*. L'auteur de l'article aura probablement trouvé que "quelques personnes *enclines* à la pitié" cela sonnait mal et il aura dit *enceintes* par euphonie. C'est un bravo, car cette hardiesse n'était pas sans danger. Si par malheur, le typographe avait fait sauter une seule lettre de ce mot, vous voyez d'ici l'énorme scandale que cela aurait causé dans les bureaux de l'*Etendard*

***

Puisque j'en suis à éplucher mes confrères, examinons un peu le dernier numéro de l'*Album des Familles*. C'est, comme on le sait, le journal de mon ami, M. Stanislas Drapeau, l'auteur de la fameuse biographie de Sir Narcisse Fortunat Belleau, dont je vous ai fait voir les beautés littéraires il y a quelques mois. M. Drapeau est un homme de mérite, et je suis heureux de voir qu'on le reconnait en France. Le numero d'octobre de l'*Album des Familles* contient en effet un acrostiche sur le nom de son rédacteur, et dans les quelques lignes qui le précèdent il y a toute une révélation pour ceux qui s'occupent un peu de cette pauvre langue française. Jusqu'à aujourd'hui on avait toujours cru que le mot *acrostiche* était de masculin, mais M. Drapeau a un faible pour le genre féminin, et il nous le prouve dans les lignes suivantes:

"Un ami de notre Revue, en France nous honore de l'*accrostiche* qui suit, dans *laquelle* il parle assez fièrement du vil pouvoir qui déshonore et ruine en ces temps malheureux la noble et glorieuse France d'autrefois. Ajoutons qu'en cela il n'est que l'écho vrai de ce que pensent les hommes honnêtes des deux mondes."

Il est vrai de dire que M. Drapeau écrit *acrostiche* avec deux c (*accrostiche*,) et c'est peut être une raison pour en faire un nom du genre féminin. Je soumets le cas à la Société Royale du Canada.

Voyons un peu maintenant *la belle accrostiche* de ce monsieur *qui parle si fièrement du vil pouvoir qui déshonore et ruine en ces temps malheureux la noble et glorieuse France d'autrefois.*

Je la cite d'abord en entier:

A M. Stanislas Drapeau.
Directeur de l'*Album des Familles*.

ACCROSTICHE (ENCORE AVEC DEUX C)

Stanislas, nom béni d'un saint roi de Hongrie,
Tiens ferme le "Drapeau" de la foi, de l'honneur!
Ainsi que nous, enfants de la mère-patrie,
Narre de son passé la gloire et le bonheur!
Implorons le Dieu fort pour la France meurtrie!
Son cœur, foyer d'amour, nous est ouvert encor.
Laissons tomber maudit le pouvoir en délire;
Au bord de son cercueil nul ne plaindra son sort
Sauvée enfin par Dieu, que la France respire!

Déploie, o Stanislas ta feuille salutaire,
Rallient les français à ton noble "Drapeau"
Avec la croix du Christ, étendard tutélaire,
Partout l'apostolat fait naître un jour plus beau.
Eglise de Jésus, c'est ton œuvre constante
Annonce à ma patrie, après les jours d'attente
Un bienheureux retour à ton divin flambeau!

L'abbé A. Gièy

10 août 1883.

Typographe mon ami, prends garde à la signature, elle est dangereuse et la moindre coquille pourrait compromettre ce pauvre abbé.

A part un catembourg répété deux fois et quatre points d'exclamation je ne vois rien de bien saillant dans *cette* superbe *accrostiche*.

Les deux premiers vers contiennent une faute contre la grammaire. On ne sait pas si c'est Stanislas ou bien si c'est le nom béni du saint roi de Hongrie qui tient ferme le drapeau de la foi, de l'honneur. Il aurait fallu dire: Stanislas, toi qui portes le nom béni etc. mais alors, adieu le rythme et la mesure du vers; l'abbé a préféré sacrifier sa syntaxe.

Plus loin le poète demande à Stanislas de déployer sa feuille salutaire.

Déploie, o Stanislas, ta feuille salutaire.

On peut bien déployer un *Drapeau*, mais je ne sais quel effet produirait ce pauvre *Drapeau* en déployant sa feuille *salutaire* (?)

D'un autre côté *cette accrostiche* contient des sentiments qui ne sont pas des plus chrétiens et je suis surpris de la voir *reproduite* dans le saint journal. On nous enseigne du haut de la chaire et le Seigneur dit quelque part qu'on ne doit maudire personne. Comment se fait-il alors que l'abbé Giéy ose dire:

Laissons tomber *maudit* le pouvoir en délire.

Et puis le vers suivant est-il bien charitable:

Au bord de son cercueil, nul ne plaindra son sort

En terminant, cher monsieur Drapeau, je ne puis m'empêcher de vous reprocher d'avoir trop cédé à l'amour propre en publiant *cette accrostiche* et je vous plains de tout mon cœur, si *elle* vient à tomber sous les yeux du grand-vicaire.

***

J'aurais voulu vous dire un mot chers lecteurs, du nouveau cabinet qu'on est en train de former à Québec, mais j'ai déjà été trop long et je me vois forcé d'ajourner la partie à samedi prochain

Mon mot de la fin m'est fourni cette semaine par une revue médicale qui se publie en France et que j'ai actuellement sous les yeux. Sous le titre: "Entre confrères" on lit ce qui suit:

Le célèbre Dr Broca était à Séville: ayant besoin de se faire raser, il fit venir le figaro le plus voisin. Celui-ci, sachant que son client était chirurgien, refusa toute rétribution pour ses bons offices et répondit avec un air fier et dédaigneux:

—Oh! monsieur, est-ce qu'on fait de ces choses là entre *confrères*?

Chacun sait qu'en Espagne, de nos jours encore, les barbiers s'occupent de chirurgie, comme cela se faisait jadis en France.

Communication

M. le directeur,

Nous avons eu l'occasion de remarquer dans les rangs d'un bataillon de Montréal *un petit bonhomme pas plus haut que ça* comme dirait Mme l'Archiduc. Comme il a deux pieds, deux pouces un corps, c'est un véritable géant que ce militaire.

Je crois inutile de donner à vos lecteurs une description plus minutieuse de ce jeune fanfaron; qu'il me suffise de dire qu'il a le grade de lieutenant et que depuis qu'il porte le nouveau képi règlementaire, il se croit le général en chef des armées du Canada. Malheureusement ou heureusement pour lui la place est prise. Accordez-moi, M. le directeur, un tout petit espace de votre intéressant journal, pour conseiller à ce petit officierf digne successeur de feu le général Tom-pouce, d'attendre qu'il ait au moins cinq pieds et cinq pouces, alors peut-être il pourra prendre le commandement qui lui sied si mal pour le présent.

Agréez M. le directeur, mes sincères remerciements.

Un de vos lecteurs.

Un jeune Gascon arrivait à Paris pour la première fois. C'était dans la belle saison, et il voulut aller aux Tuileries tout en arrivant. Dès qu'il vit les galeries du Louvre; *Cadédis*, s'écria-t-il, cela me plait. Quand je vois *le devant de cette maison*, je crois voir *le derrière des écuries du chateau de mon père*.

Si tous ceux que j'ai tués à l'armée, disait un soldat gascon, se trouvaient tous en un tas, dans un vallon de nos Pyrénées, on passerait *de plein pied* du haut d'une montagne à l'autre.

LES FEMMES SAVANTES

Au commencement, Dieu se contenta de donner à l'homme la femelle, comme aux autres êtres créés, laissant à l'homme et à l'amour le doux souci, l'aimable charge de faire de l'hommesse la femme.

La femme est mieux douée que l'homme; voyez comme dans les classes laborieuses elle est plus intelligente que lui et comme les ménages qui prospèrent sont ceux où la femme commande ou plutôt mène.

Eve a mangé sa part de pomme de l'arbre de la science dix minutes avant Adam, et elle a toujours conservé son avance

Les femmes devinent tout. Elles ne se trompent que quand elles réfléchissent. Elles ont en réserve leurs armes enchantées toujours triomphantes comme celles des anciens chevaliers aimés des fées; si elles les quittent pour prendre les armes des hommes, elles sont perdues.

Jamais une femme n'a été trop femme, beaucoup ne le sont pas assez.

Les civilisations intelligentes ont toujours tendu à accroître les différences qui existent naturellement entre les deux sexes.

A elles les cheveux longs, les vêtements flottants et riches, les pierreries, les couleurs brillantes; la vie un peu enfermée et oisive qui donne la blancheur rosée à leur teint, la finesse à leur peau, la douceur à leurs mains, l'élégance à leurs pieds, l'harmonie à leur voix qui ne parle que de près et ne crie pas.

La femme est le soleil de la maison et de la famille. Si la femme quitte la maison, tout s'obscurcit, tout s'éteint, la famille est perdue, les hommes se dispersent.

Elle est la maison, elle est le foyer elle est le charme. Sans elle on ne penserait pas à rentrer dans la maison qu'on a quittée le matin.

Pourquoi et pour qui l'homme voudrait-il être fort, brave, héroïque, savant, puissant si la femme est elle-même forte, intrépide, héroïque, savante, et puissante?

Les héroïnes ont toujours, dans la vie comme dans les romans et les poèmes, fait du tort aux héros d'abord et à elles-mêmes ensuite.

La charmante Camille de Virgile cache ses cheveux sous le casque et prend les armes des guerriers. Le Troyen Aruns, qu'elle aurait fait tomber à genoux d'un regard, la tue sans que personne songe à l'en blâmer.

J'ai connu un ménage où l'homme était femme, aimait les belles étoffes, les bijoux, les bagues, les médaillons, les montres, les breloques, les épingles en pierreries, etc.

Ils se sont séparés après une scène violente, un soir qu'allant tous deux au bal et s'habillant, ils se disputèrent la psyché.

Dans les ménages où la femme sortira des lycées, l'homme et la femme se disputeront l'encrier et la plume, les journaux; ils ne causeront plus, ils discuteront.

Pour mon compte, je pousse si loin le culte de la dissimilitude des deux sexes, je hais tellement les femmes hommes et les hommes femmes, que je n'aime pas beaucoup les haut talons que les femmes ont repris depuis quelque temps, après les avoir autrefois adoptés et abandonnés; ils donnent au pied une certaine grâce, mais en dépassant l'aplomb, ils n'augmentent pas le nombre des jolis pieds mais en font paraître jolis plus qu'il n'y en a. Le principal défaut, à mon gré, est d'élever la taille des femmes de telle sorte que toutes femmes sont aujourd'hui et paraissent aussi grandes que les hommes de taille moyenne, c'est-à-dire le plus grand nombre, et que les femmes qui dépassent de quelques lignes une hauteur de cinq pieds la taille attribuée à Vénus, sont plus grandes que la plupart des hommes.

Or, dans la rue comme dans la vie, la femme doit s'appuyer sur un homme un peu plus grand qu'elle.